



Techniques, concertations, relations avec les parents :

COMMENT LUTTER CONTRE L'USURE ?

Un reportage de Roger UEBERSCHLAG

La République était belle sous l'Empire et les équipes pédagogiques sont séduisantes surtout quand on en rêve du fond d'une classe unique ou d'une école caserne. La réalité est différente...

Dans notre système scolaire, centralisé, hiérarchisé, codifié, travailler en équipe paraît si inaccessible que la conquête d'une école par quelques copains, décidés à œuvrer ensemble, semble correspondre à la fin d'une longue lutte. Or il s'agit alors non d'une arrivée mais d'un départ. Le combat n'est pas terminé. Il reprend d'autant plus difficile qu'on ne saisit pas clairement les obstacles de ce nouveau parcours. Grâce à la lucidité de témoignages comme celui qu'on va lire, il sera possible de cerner les difficultés de la vie en équipe et de trouver des techniques de renouvellement et de progrès.

Qu'importe que le travail en équipe soit malaisé. N'est-il pas mille fois plus enrichissant pour les maîtres et surtout pour les enfants que la politique d'évitement, de courtoisie diplomatique que pratiquent tant de camarades bloqués dans une école sans projet pédagogique ?

La négociation

GERARD. — A l'origine, nous appartenions presque tous à un groupe cantonal à Aignay-le-Duc, en Côte-d'Or. Nous étions alors à la tête d'une école à classe unique ou dans des écoles à deux classes et nous souhaitions nous regrouper. On en parlait souvent. Cela remonte aux années 70, 71. En fait, on ne savait pas trop comment s'y prendre ni si on pouvait le faire. J'avais passé le C.A.P. de maître d'application en 69, dans mon village. En 72, le directeur de l'École Normale m'avait demandé si j'acceptais éventuellement de prendre une classe Freinet comme classe d'application près de Dijon pour recevoir des normaliens. Cette année-là je faisais la correspondance avec Maurice Beaugrand. Je lui en ai parlé et nous avons essayé d'élaborer une stratégie pour une école Freinet. Nous avons travaillé avec le groupe départemental, en essayant de fixer les conditions dans lesquelles une pareille école pouvait fonctionner :

autonomie par rapport au secteur de l'inspection par rattachement à l'École Normale, cooptation des enseignants de l'équipe pédagogique, publication des postes, au mouvement, sous le terme «pédagogie Freinet». Il fallait éviter que quelqu'un qui aurait construit une villa à Domois demande le poste pour des raisons de commodité. Nous avons envoyé une lettre au directeur de l'École Normale pour lui expliquer nos propositions. Il nous a répondu qu'il donnait son accord à notre projet. Par ailleurs, il a recherché s'il y avait des écoles en construction dans la région de Dijon et il s'est trouvé que celle de Domois l'était. Quand elle a été publiée au mouvement sous l'appellation «pédagogie Freinet», les gens d'ici ont réagi et le maire a demandé au directeur de l'École Normale ce qu'était une école «pédagogie Freinet». Les parents, inquiets, ont demandé au maire de leur fournir des informations. Quatre personnes de Domois (conseillers municipaux et parents) sont venues passer une demi-journée dans ma classe puis à la salle des fêtes de la commune ; ils ont organisé une rencontre à laquelle participaient

le directeur de l'E.N., l'I.D.E.N. de la circonscription, le secrétaire général du S.N.I., des camarades du groupe départemental, et tous les parents de Domois concernés par l'école. Le directeur de l'E.N. a expliqué ce qu'était une école d'application et les membres de l'I.C.E.M. ont apporté arguments et réponses. La soirée s'est terminée par un vote favorable. L'école avait droit de vie.

Au début, l'école ne comptait que deux classes, en septembre 72. Les relations hiérarchiques étaient très claires : pédagogiquement nous dépendions de l'École Normale, administrativement (pour les papiers, les congés) nous relevions de l'I.D.E.N. de circonscription. Le directeur de l'École Normale s'était aussi engagé à nous faire réussir et à ne pas nous intégrer dans la pédagogie propre à l'E.N. Lors d'une rencontre avec le maire et la commission scolaire, j'ai expliqué que notre pédagogie ne pouvait réussir que si nous avions un équipement semblable à celui qu'ils avaient vu en me rendant visite dans mon poste précédent. Le conseil municipal a accepté de nous équiper à égalité de ce que nous avions dans nos villages. Je leur ai dit : « J'ai mis sept ans à m'équiper en faisant des fêtes scolaires, ce n'est pas en deux jours que je peux recommencer, donc j'ai besoin de votre aide. » Le S.N.I. a joué un rôle essentiel puisqu'il a donné son accord à la C.A.P.D. pour chaque nomination suivante, selon le principe de la cooptation.

R. U. — *Maintenant, vous êtes une équipe de quatre et vous voulez que l'école fonctionne selon le principe de l'autogestion. Vous a-t-il été facile de passer ainsi de la classe unique à la concertation ?*

L'autogestion minée par les détails

GERARD. — Nous souhaitons fonctionner en auto-gestion. On était sincère mais en fait, on ne savait pas comment s'y prendre. La difficulté essentielle était de prendre conscience de notre place réelle, à chacun, à chacun. J'ai eu le sentiment, à un moment donné, que le fait que personne n'assume la direction, entraînait un éparpillement. Chacun faisait ce qui lui plaisait, sauf pour des objectifs clairs : ainsi pour l'achat du matériel, on se concertait ; il n'y avait pas de problèmes, il y avait une somme à dépenser et on essayait de voir comment la dépenser. Pas de problèmes non plus, au niveau des objectifs : on était d'accord pour l'essentiel. C'était plutôt, dans la vie quotidienne, dans les petits détails, au point qu'on en venait à reprocher à quelqu'un d'avoir pris une initiative sans avoir consulté le groupe. Là ça a été un moment difficile, je ne sais pas si maintenant on l'a complètement dépassé ; je ne le pense pas parce qu'un certain désordre qui règne à l'école, d'ordre matériel, semble indiquer qu'il y a des responsabilités qui ne sont pas assumées : les W.-C. sont dégoûtants, le hall n'est pas décoré ou il est sale, le bureau n'est jamais rangé, etc. Il y a un laisser-aller d'ordre matériel...

R. U. — *Et comment avez-vous réagi à cela ? Vous ne l'avez pas évoqué au cours de vos concertations ?*

L'autogestion prend énormément de temps et on attend souvent que les autres prennent les initiatives. Lorsqu'une personne dirige, les petits détails de la vie matérielle prennent beaucoup moins de temps.

JEAN-PIERRE. — On commence à prendre conscience de ces choses-là au bout de quatre ans. On se réunit de temps en temps et on essaye de régler ces problèmes-là. En fait, on les règle au jour le jour mais on n'a jamais pris le temps de définir nos responsabilités ensemble. On n'a jamais essayé de répartir avec assez de précisions les petites corvées de la vie quotidienne (timbres, rangements).

GERARD. — C'est vrai, c'est parfois gênant mais il ne faut pas exagérer. Cela correspond à un tâtonnement inévitable et en définitive, bénéfique. D'abord il ne faut pas oublier que notre classe à préparer nous demande beaucoup de temps ; en dehors des heures de classe, on reçoit les normaliens et les collègues en recyclage, plus des visiteurs divers. Les visites sont assez longues, elles durent une journée et se prolongent, après la classe par une discussion. Nous avons été surtout préoccupés par nos classes respectives et les « charges communes » ont ainsi été parfois négligées, mal programmées. Pourtant, les décisions essentielles ont toujours été prises en commun.



L'autogestion prend énormément de temps.

A la base de la cohésion : une recherche commune sur les brevets

R. U. — *Mais sur des problèmes de pédagogie pratique, comment se fait la concertation, comment s'établit la cohésion ?*

NICOLE. — Chacun fait pratiquement ce qu'il veut dans sa classe ; on en parle entre nous, au cours des réunions.

GERARD. — Jusqu'à présent, on ne peut pas dire qu'il y ait eu un projet commun. Ceci n'a pas empêché qu'on se mette d'accord pour le journal scolaire. Après avoir eu un titre unique pour notre journal, nous en avons maintenant plusieurs car les plus grands élèves ont réclamé : « Nous ne voulons pas avoir le même titre que les petits. » Cette année est sorti le projet des brevets et on l'a pris, à bras le corps tous les quatre. Ainsi, au troisième trimestre, nous avons décidé de supprimer tout ce qui était épreuves mensuelles et on a élaboré en commun un texte dans lequel on expose notre théorie des épreuves de contrôle et des épreuves pratiques par classe, par niveau pour faire passer des brevets aux enfants. Nous n'avons pas encore fait un bilan de toute cette production mais de toute manière, on sent bien par rapport à ce qu'on avait eu qu'il faut qu'on le continue. Dès la rentrée, on va le reprendre pour toute une année. Je considère cela comme un projet commun : on sent qu'on peut faire quelque chose ensemble et chacun peut apporter son expérience.

JEAN-PIERRE. — C'est vrai qu'il y a eu un mûrissement et chacun dans sa classe a tâtonné, a fait son cheminement personnel en ce qui concerne les contrôles et maintenant on sent le besoin de faire le point.

NICOLE. — Oui, au début on avait une collaboration ponctuelle, au jour le jour, en fonction des problèmes. Maintenant, nous nous sentons mûrs pour prendre du recul, pour nous organiser de façon plus cohérente.

R. U. — *Comment se présentent ces brevets ? Repré- sentent-ils l'idée de Freinet qui avait créé des brevets d'écrivain, d'imprimeur, de géomètre.*

JEAN-PIERRE. — Ils couvrent toutes les disciplines scolaires. Nous avons considéré le minimum qu'un enfant devait savoir à chaque niveau.

R. U. — *Vous avez repris une idée de Reuge, la confection d'une grille scolaire des connaissances en lecture, en maths...*

GERARD. — Non ce n'est pas cela du tout. On a trouvé que c'était trop scolaire. On voulait sortir de la norme. Même dans les épreuves d'orthographe, par exemple, nous ne faisons pas

de dictée mais c'est un texte libre que l'enfant présente et qu'il a corrigé avec ses référentiels. Nous voulions que ce minimum soit accessible à la majorité des enfants et qu'il n'y ait que des cas limites qui ne puissent accéder à ce niveau. Au troisième trimestre, on n'a fait qu'un essai mais l'idée de base, de fond, c'est le profil vital qui tenait à cœur à Freinet. Il faudrait que l'enfant ait devant lui, la représentation de tous les paliers à atteindre et ainsi la prise de conscience des difficultés à affronter. Il saurait que nous sommes à ses côtés pour l'aider, pour lui permettre de surmonter ces difficultés : les conseils, le matériel, l'aide coopérative de la classe. Moi je me suis aperçu, alors, qu'au niveau du travail individualisé, l'attitude de l'enfant changeait du tout au tout : un enfant qui sait qu'il doit passer un brevet de problèmes, il va aller chercher des problèmes et des opérations sur lesquels il est nécessaire qu'il s'entraîne. Il n'a plus besoin des plannings qu'on voyait autrefois avec tous les numéros et les pointages. Il a une véritable motivation au travail intellectuel.

Jean-PIERRE. — Ça a remué les parents, ça a remué les inspecteurs. Même le directeur de l'Ecole Normale s'est proposé de venir travailler avec nous sur ce projet.

GERARD. — Il s'est rendu compte qu'il y avait finalement quelque chose de sécurisant pour l'enfant. Un élève de Jean-Pierre a dit par exemple : « *Je me rends compte que je sais tout ça.* » Alors qu'avant, ils ne pouvaient pas se rendre compte car une épreuve mensuelle, ce n'est pas pareil, ça les met en compétition alors qu'ils ne sont pas au même niveau. Alors que là, à chaque moment, ils pouvaient présenter des travaux à leur niveau. Il y a très longtemps que je m'étais affronté aux brevets et c'est Rauscher qui enseignait à l'Ecole Freinet qui m'y avait initié. J'avais essayé différentes techniques, j'avais voulu copier ce qui se faisait à Vence. Je me heurtais toujours à des écueils, soit que c'était trop complexe parce que cela demandait une comptabilité énorme, cela faisait un remue-ménage énorme pendant la semaine des brevets. Mais l'ennui majeur, c'est que l'on conduisait de façon parallèle, les épreuves mensuelles. Ceci gâchait tout car les enfants n'étaient pas dupes : il y avait toujours à côté les dictées-questions et les problèmes de sorte que les brevets prenaient l'allure d'un jeu. Or cette année, dans la classe de Jacky et dans la mienne (les cours moyens) on a supprimé les épreuves mensuelles. Alors les enfants ont dit : ce n'est pas de la blague, cette fois, il faut s'y affronter.

JEAN-PIERRE. — Et nous dans les classes de petits, jusqu'à présent, il n'y avait aucun contrôle, par exemple en lecture. Avec les brevets ils sont arrivés à prendre conscience de leur niveau de lecture.

GERARD. — On a vécu quelques moments extraordinaires, par exemple quand chez Nicole, les petits ont demandé que les grands viennent assister aux épreuves de laçage de souliers. Les enfants étaient ravis de constater qu'ils avaient réussi non seulement devant les petits mais aussi devant les grands. Mais nous avons des difficultés pour graduer cela tout au long de l'année ; il faudra qu'on nous aide sur le plan psychologique mais aussi en ce qui concerne les difficultés d'acquisition de certaines connaissances. Comment faire de ces brevets un élément moteur de réussite ? C'est tout notre problème.

JEAN-PIERRE. — Cela oblige aussi à revoir le plan de travail, l'emploi du temps, l'organisation matérielle de la classe.

R. U. — *Pensez-vous que les brevets que vous allez mettre au point seront utilisables ailleurs, dans d'autres classes ?*

JACKY. — On s'est aperçu très vite que ce que nous avions mis au point était valable chez nous et pas ailleurs. Le milieu, le tempérament du maître interviennent. Les minimums que nous avons déterminés sont le résultat d'un travail avec les élèves : nous avons décidé ensemble coopérativement ce qui pouvait être demandé à tous. Dans une autre classe de même niveau, les enfants ne feraient pas la même chose.

JEAN-PIERRE. — Gérard voulait depuis longtemps supprimer la corvée des cahiers mensuels pour la sixième tout en apportant la preuve des connaissances des élèves.

COURS ELEMENTAIRE PREMIERE ANNEE			
Minimums pour être admis au C.E.2			
(école de Domois)			
CONQUETE DE L'AUTONOMIE SOCIALISATION	Je sais me servir de mon classeur et je le range bien.	ACTIVITES MATHÉMATIQUES ET CALCUL	Je sais lire et écrire les nombres de 0 à 1 000.
	Je tiens compte de mon plan de travail.		Je connais les tables d'addition de 1 à 6.
	Je termine tout ce qui est commencé.		Je sais faire une addition à deux chiffres à retenues.
	Je tiens régulièrement ma responsabilité de rangement.		Je sais compter une soustraction à deux chiffres et retenues.
LECTURE	Je lis silencieusement et je comprends.	ACTIVITES MATHÉMATIQUES ET CALCUL	Je sais quand il faut écrire : $2 + 3 = \boxed{?}$ $2 + \boxed{?} = 5, \boxed{?} + 3 = 5$
	Je lis à haute voix et les autres me comprennent.		Je sais mesurer ou encadrer une longueur, une masse.
			Je sais lire l'heure.
EXPRESSION ÉCRITE	Je sais copier 30 mots sans aucune faute.	ACTIVITES MATHÉMATIQUES ET CALCUL	Je sais comprendre et présenter un livret de calcul.
	Je sais écrire seul un texte avec moins de 10 fautes (dictionnaire).		EVEIL J'ai présenté une conférence sur un sujet de mon choix.
FRANÇAIS (grammaire, conjugaison)	GRAMMAIRE Je reconnais une phrase.	ACTIVITES ARTISTIQUES	IMPRIMERIE Je sais composer trois lignes sans erreurs, tirer et ranger.
	Je reconnais un verbe.		J'ai présenté une belle peinture.
	Je sais déplacer les groupes.		J'ai bien dit un poème.
	CONJUGAISON Je reconnais le temps d'un verbe (présent, passé, futur).		J'ai réalisé un objet seul.
	Verbes avoir, être, chanter, finir au P., F., P.C.		J'ai fait une illustration pour le journal.
	Verbes avoir, être, chanter, finir au P., F., P.C.		J'ai présenté un chant, une danse, une pièce, une B.D...
Nom de l'élève :			
admis au C.E.2		maintenu au C.E.1	
Le maître :		Les parents :	
SIGNATURES			

Entrée en sixième : je n'étais pas fier

GERARD. — Pour moi cela me paraissait une hérésie qu'on ait une équipe pédagogique à Domois et qu'en arrivant en commission pour l'entrée en sixième au C.E.S. de Longvic, je déballe un cahier mensuel comme les autres. Je n'étais pas fier, je le dis franchement : c'est tellement étroit comme perspective, cela prouve si peu de choses que je sentais qu'il fallait procéder autrement. L'année prochaine je me présenterai avec les résultats des brevets. Naturellement, nous avons pris contact avec l'inspectrice et avec le directeur de l'Ecole Normale pour avoir leur accord. Je crois que ces personnes sont prêtes à nous aider à lutter contre l'immobilisme du second degré mais le choc avec les professeurs risque d'être rude.

R. U. — *Avez-vous l'impression que les enfants se détournent parfois des techniques Freinet, par saturation ?*

JEAN-PIERRE. — Cette année, Gérard s'est aperçu que ses grands ne s'intéressaient plus au journal scolaire. Il a été presque obligé de chercher d'autres techniques de tirage. Tu pourrais peut-être en parler...

GERARD. — Depuis le mois de janvier, on avait des textes affichés au mur mais on n'imprimait plus. Je me disais qu'en introduisant une nouvelle technique, la sérigraphie par exemple, l'intérêt pourrait revenir. J'ai pris des contacts, j'ai acheté du

matériel et on a été amenés, pour faire du report photo, à réimprimer sur du calque et les gamins ont repris goût à l'imprimerie. Mais ils ont déclaré : nous, on ne veut plus faire comme les petits. Je ne sais pas pourquoi ils avaient assimilé le journal à une activité de petits parce qu'ils l'avaient pratiqué les années précédentes. Or, du fait de la composition en sérigraphie, en double page, nous avons abandonné le format 21 x 14 mais sur le plan matériel, le travail excédait leurs possibilités ; on est alors revenu à la ronéo, puis à l'imprimerie, on a changé le titre et la périodicité pour en faire un hebdomadaire de communication avec les familles. Du fait d'une limitation à quatre pages mais sortant chaque semaine, par cette communication rapide, le journal a pris une autre signification. Il y avait vraiment usure et dans ce cas, plutôt que d'insister, il faut changer de formule mais en partant de ce qu'ils proposent.

JEAN-PIERRE. — Mais du coup ça nous pose problème : à quel âge aborder des techniques sans couper l'herbe sous les pieds à nos camarades des classes suivantes. C'est par exemple le cas des diapos sonorisées que des maîtres introduisent en faisant tout le travail à la place des élèves : enregistrements, choix, montage...

GERARD. — Pour moi, une technique doit être introduite quand les enfants sont capables de la maîtriser. Sinon, ils assistent le maître dans des tâches mineures et on leur donne l'illusion de réaliser, on triche...

Quand l'équipe n'a rien à se dire

R. U. — *Après ce regard sur la progression de la pédagogie dans une équipe, nous pourrions peut-être aborder l'évolution des relations humaines...*

GERARD. — Il y a usure. J'en parlais récemment avec Jacky : nous travaillions par exemple à sept kilomètres l'un de l'autre, avant de fonctionner ici. On avait chacun notre classe, notre totale autonomie et quand on se voyait, on avait l'impression qu'on avait beaucoup de choses à se raconter. Mais là on reste parfois deux ou trois jours en se voyant, sans se voir. Parfois un

simple mot suffit à renseigner sur ce qui se passe. Cela finit par devenir quelque chose de relativement superficiel alors qu'autrefois, on se voyait moins souvent, on avait matière à dialogue jusqu'à minuit ou une heure du matin. On s'en disait des choses !

JACKY. — Oui mais il faut dire que j'étais célibataire, j'allais dans ta famille, c'était différent tandis que maintenant, j'ai aussi ma famille...

GERARD. — Je me demande tout de même s'il n'y a pas eu une usure parce qu'on ne peut pas aller aussi loin dans la profondeur des échanges. Du fait qu'on se voit tous les jours, on a moins envie de parler parce qu'il est lassant de raconter à l'autre des choses que l'on a vues ensemble. C'est du rabâchage. Alors que lorsque tu venais de ton école en disant : «Tiens, j'ai fait ceci ou cela avec mes élèves», cela avait un autre sel pour l'autre. C'est en cela qu'il y a usure. Usure dans la profondeur de la relation. A la limite cela peut mener à l'incompréhension et c'est toujours ce que j'ai redouté. La superficialité de la relation telle qu'elle est en train de s'installer parce qu'on est pris par des charges énormes (l'école, le mouvement Freinet, le syndicat). On a déjà du mal à se rencontrer pour le travail : se mettre d'accord pour une date en fonction de nos différentes obligations, c'est un sacré cirque.

Figure-toi qu'à un moment donné, je leur avais dit : puisqu'on a des problèmes, tous les soirs on va boire le café ensemble. On s'est équipé, Nicole a prêté son butagaz, on a acheté à tour de rôle le café, le sucre et tous les soirs on se retrouvait. Malheureusement on n'arrivait pas à quitter la classe à la même heure. Des parents arrivaient, le café prévu pour quatre heures et demie n'était pris qu'à cinq heures, cinq heures trente. Ça traînait jusqu'à six heures mais cela a tout de même permis d'améliorer la qualité des relations. A un moment donné, Nicole, dont le mari n'est pas enseignant et qui a sa petite fille à prendre chez la nourrice, a été prise à la gorge : «Je ne m'en sors pas à rester là tous les soirs, ce n'est plus possible.» On a arrêté alors et on ne s'est retrouvé qu'une fois par semaine, le mardi soir. Cette période nous a fait grand bien car je pense que plus que les problèmes pédagogiques, ce sont les problèmes de relation qui sont importants. A un moment j'avais l'impression que tout s'effritait, tout partait au niveau des relations, des suspicions s'installaient, une espèce de méfiance et grâce aux réunions du soir, cela a basculé dans l'autre sens, ça a changé.

Je me suis dit : cette voie, elle est fausse.





Domois : une ville dortoir où on ne rencontre personne.

R.U. — *En dehors de ce café quotidien, avez-vous essayé d'avoir des rencontres de type familial : sorties, cinéma, pique-nique ?*

GERARD ; — Oui, on s'est efforcé de ne pas parler école, de faire autre chose. On a essayé mais ça n'a pas passé. A un moment donné, je me suis dit : cette voie, elle est fautive. On est surtout content de voir un ami qu'on n'a pas l'occasion de voir tous les jours. Ici, il manque la distance et heureusement encore, nous n'habitons pas le même immeuble.

R. U. — *Et si vous sortiez de l'autarcie ? N'y a-t-il pas d'associations locales où il est possible de vivre une expérience nouvelle, différente de la pédagogie ?*

GERARD. — Avant, chacun de nous avait une vie propre au sein du village. Ici, on ne l'a pas. D'abord parce que nos lieux d'habitation sont différents. Ensuite du fait que Domois est un lotissement récent et non une commune avec un passé ; nous vivons dans un village-dortoir. Les relations avec la population sont très difficiles car les gens ne sont jamais là. Alors que dans nos villages nous pénétrions le milieu, ici on a l'impression qu'on ne peut pas le pénétrer. Et les recyclés qu'on reçoit, depuis quatre ans, ne nous apportent pas grand chose...

JEAN-PIERRE. — Oui, c'est toujours les mêmes questions qu'ils posent et on commence à être lassés de répéter la même réponse. Parfois il y a des profs d'E.N. qui nous rendent visite et cela nous a fait drôlement avancer, pas sur le plan pratique, mais en ce qui concerne la réflexion sur notre façon de faire ; l'obligation de s'expliquer nous a aidés.

Les parents : de l'information à la participation

R. U. — *Si nous parlions des relations avec les parents...*

GERARD. — Ils sont à l'origine du projet dans la mesure où ils ont accepté que l'école soit à pédagogie Freinet. Pour eux, c'est une réaction à l'école publique de leur époque. On a eu bien du mal à les persuader que notre pédagogie n'allait pas tourner le dos à tout ce qui se faisait ailleurs. Je leur ai dit : «Je ne suis pas Mességué, notre école ne fait pas de miracles.» La première année, on a fait beaucoup de séances collectives d'information sur les techniques. Le temps avançant, les gens ont compris et comme disait le directeur de l'E.N. : «Vous serez sauvés quand vous aurez un peu de tradition.» Maintenant il n'y a plus les mêmes problèmes qui se posent. Il y a déjà deux ans, je sens qu'il faudrait autre chose. On ne peut plus faire de l'information mais comment trouver un autre joint ?

Une fleur qui ne voulait pas mourir





Un O.S. a creusé le sol, un ingénieur a tordu les tiges.

Je me suis dit : il faudrait faire quelque chose ensemble. Il y avait une élève qui avait fait un texte qui parlait d'une fleur. Elle voulait qu'elle soit toujours vivante pour qu'elle puisse l'avoir toujours. Elle avait fait un petit dessin et je lui ai proposé de le réaliser avec du fil de fer, de l'aluminium et un autre gamin qui savait souder l'a aidée. Elle a fait spontanément une espèce de petite statue métallique. L'architecte de l'école passant ce jour-là, je lui ai demandé si on ne pouvait pas réaliser cette maquette, en grand, dans la cour de l'école. C'est un gars qui est très poète et qui a trouvé cela formidable. On a réuni les parents et il y a des parents qui se sont intéressés au projet. En un mois, les parents qui avaient été vraiment accrochés ont construit cette statue avec les enfants qui ont fait la peinture.

JACKY. — Ce qui est intéressant, c'est qu'il y a eu des problèmes techniques qui ont été résolus par des ingénieurs mais les parents O.S. ont donné leur part en creusant par exemple le sol pour le bloc de béton. Un ingénieur est aussi venu mettre la main à la pâte en tordant les tiges de fer. C'était donc l'œuvre de tous. La commune nous a d'ailleurs accordé un budget de 1 500 F pour acheter des matériaux. Les parents ont géré ce budget, conduit les travaux et parlé de bien d'autres choses, avec nous, que de la construction elle-même. Ce travail en commun nous avait rapprochés plus que les réunions d'information. Malheureusement, nous n'arrivons pas à atteindre encore tous les parents.

GERARD. — Nous étions pourtant en bonne voie pour y arriver. Les mamans de l'association familiale de Chenôve avaient demandé une visite de l'école. Je me suis dit : puisqu'on reçoit les mamans de Chenôve, il n'y a pas de raisons qu'on ne reçoive celles de Domois. Elles ont été enchantées de voir vivre les enfants et d'arriver à se rendre compte qu'il y avait un travail qui se faisait, qu'elles n'imaginaient même pas. Le sérieux des enfants les avait passionnées. Mais bientôt l'inspection

académique y mit son veto car les opérations « portes ouvertes » des maternelles avaient déclenché une riposte ministérielle. Cela n'a pas été sans histoire car les mamans qui n'avaient pu venir jusqu'alors se sont senties brimées. Pour ma part, je pensais que cette nouvelle forme de contact avec l'école aurait pu relancer les réunions avec les parents, du fait d'une vision plus enrichie de la vie scolaire qu'ils auraient ainsi eue. Et surtout cette assistance des parents à la vie de la classe aurait modifié le climat de certaines réunions où nous avions l'air d'être sur le banc des accusés : « Les cahiers, vous ne les envoyez pas assez régulièrement à la maison ! Pourquoi n'enseignez-vous pas l'histoire comme autrefois ? »

R. U. — *Nous venons de faire l'inventaire des facteurs d'usure de la vie en équipe. Vous n'avez, pourtant, pas l'allure de vaincus ! A l'opposé de la résignation autant que d'un triomphalisme naïf, vous restez sur la brèche. Ceux qui viennent vous voir, sont-ils tentés de vivre comme vous ?*

GERARD. — Il ne s'agit absolument pas d'usure de la vie. Mais nous constatons un vécu. **Nous constatons que ce qui doit unir les membres d'une équipe dépasse le cadre de l'amitié. C'est une fraternité du travail au service de l'enfant.**

Nous pouvons seulement témoigner : voilà ce que nous avons vécu au cours de notre cheminement. C'est vrai que nous ne sommes pas des vaincus car nous avons fait face aux situations conflictuelles. Nous les avons surmontées aussi douloureuses qu'elles aient pu être. Et cela n'a pas toujours été facile. Mais rien, ni personne ne pouvait nous aider à faire l'économie de ce tâtonnement. **L'essentiel**, c'est que nous sommes toujours là. **L'essentiel**, c'est que nous avons éprouvé le besoin de nous affronter à un problème de recherche : les brevets. Cet essentiel existe parce que nous avons et que nous avons toujours la volonté de travailler ensemble, en équipe. Mais est-ce que tous les individus souhaitent travailler en équipe ? Cela, je ne peux l'affirmer.

Rien ni personne ne pouvait nous faire faire l'économie du tâtonnement.

